

comporte un certain nombre de points faibles auxquels il faudra remédier au plus vite : les datations, parfois l'établissement du texte, l'inconstance dans les restitutions, la diversité des solutions proposées sans qu'un fil conducteur étaye le parcours du lecteur. Pareille collection, en fait, ne peut être éditée par un seul homme ; une équipe (à la formation de laquelle je travaille beaucoup) s'avère nécessaire pour contrôler tous les paramètres : alphabets, dialectes, lecture, restitution, commentaires, etc. Avec ses 140 pages, l'index est une pièce majeure de l'ouvrage, replaçant chaque occurrence dans son contexte : noms propres, rois (possibles), lieux et peuples, *hiera*, vocables communs, signes arithmétiques et abécédaires.

En résumé, cette édition mérite notre plus grand respect et notre plus grande attention, mais elle ne sera qu'une étape dans notre connaissance de l'oracle de Dodone et de la divination grecque. Mais quelle étape ! – P. BONNECHERE

Stephan HERZBERG, *Menschliche und göttliche Kontemplation. Eine Untersuchung zum bios theoretikos bei Aristoteles: vorgelegt am 20. Januar 2012* (Schriften der Philosophisch-historischen Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Bd. 51.), Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2013, 15 x 21, 166 p., br., ISBN 978-3-8253-6164-8.

Pour Aristote, il importe au préalable de définir les deux démarches de la vie contemplative, qui se confond avec le bonheur : intuitive (*καθ' αὐτὰ αἰσθητά*, *An.*, 418a 9) et inductive, remontant aux principes (*Nic.*, 1141a 3 et s. ; etc.). En fait, savoir (*ἐπιστήμη*) et sagesse (*σοφία*) sont indissociables. Le chapitre suivant (2) est une approche anthropologique de la contemplation (*θεωρία*) ; l'intelligence, au cœur de cette dernière, est chose divine (*Nic.*, 1177b 30 et s.). Le chapitre 3 détermine la place de la contemplation dans la nature humaine (*Mét.*, 980a 21 et s.) ; l'A. procède alors à un examen détaillé de l'ontologie d'Aristote : ce que sont l'être et la substance (*τί τὸ ὄν* et *τις ἡ οὐσία*, *Mét.*, 1028b 2-4) ; les moteurs éternels et le premier moteur, substance immobile (*Mét.*, 1072b 8 ; 1073a 14 et s.). Le chapitre 4 montre les dieux vivant dans la contemplation, source de bonheur (*Nic.*, 1178b 21 et s.). Les hommes, à la différence des animaux et à l'image des dieux (*ὁμοιωμά τι*, *Nic.*, 1178b 27), sont capables, dans une certaine mesure, de ce genre de vie, car doués eux aussi de pensée (*Mét.*, 1072b 19-24 et, p. 141-143, discussion de l'établissement et de l'interprétation de 1072b 22-24). L'A., dans un exposé dense, montre bien l'importance éthique de la contemplation et son insertion dans le système aristotélicien. – B. STENUIT.

Christina THOMSEN THÖRNQVIST (éd.), *Anicii Manlii Severini Boethii de syllogismo categorico. Critical Edition with Introduction, Translation, Notes and Indexes* (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia, LXXVIII), Gothenburg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2008, 15,5 x 23, LXXV + 227 p., rel., ISBN 978-91-7346-611-0.

Christina THOMSEN THÖRNQVIST (éd.), *Anicii Manlii Severini Boethii introductio ad syllogismos categoricos. Critical Edition with Introduction, Commentary and Indexes* (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia, LXIX), Gothenburg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2008, 15,5 x 23, XLVII + 204 p., rel., ISBN 978-91-7346-612-7.

Diffusé à partir du X<sup>e</sup> s., le *De syll. categ.* fut conçu comme une introduction à la syllogistique d'Aristote et basé sur deux traités du Stagirite (*An. pr.* et *Int.*) ainsi que sur leurs commentateurs. Cette œuvre de Boèce, tout comme ses nombreux écrits arithmétiques, musicologiques et théologiques, exerça une grande influence au Moyen Âge (on retient aujourd'hui la *Cons.*), d'Alcuin (le premier à l'utiliser) à Pierre Abélard ; la remise en cause d'Aristote par L. Valla changea les choses, mais Boèce ne sombra pas

dans l'oubli (*Opera omnia*, ed. princeps, 1492). Le I. I définit les catégories de la pensée (*de nomine et uerbo, quid sit oratio*, etc. ; *categoricae propositiones* : *affirmatio / negatio generalis / particularis* et leurs *contrapositiones*. Le II : la 1<sup>ère</sup> figure de syllogisme et ses neuf modes ; 2<sup>e</sup> figure, 4 modes ; 3<sup>e</sup> figure, 6 modes. L'introduction de l'A. retrace aussi la transmission du texte : 50 mss, X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s. ; l'A. en a collationné intégralement 47. L'examen des erreurs conjonctives ne peut pas déboucher sur un stemma ; les contaminations sont nombreuses, mais 16 mss, les plus anciens, sont privilégiés, sans toutefois d'*eliminatio codicum descriptorum* ; l'a.c., le plus souvent négatif, est donc développé et une sélection de variantes des *recentiores* a été rejetée en appendice ; les notes peu nombreuses justifient les choix de leçons. L'*Introd. ad syll. categ.* semble une version remaniée du traité précédent, peut-être inachevée, car elle correspond au seul I. I. Les deux traités figurent ensemble dans plusieurs mss. L'*Intr.* est transmise par 21 mss (X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s. également) ; la *recensio* aboutit à des résultats semblables, mais un ms. (Leyde, BPL 84) paraît meilleur. L'*Intr.* n'est pas traduite, mais accompagnée d'un commentaire philologique développé. Ces ouvrages clairs, critiques et concis font honneur à une collection prestigieuse, à la philologie suédoise et à la latinité. – B. STENUIT.

## LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Marie-Hélène MARGANNE, Bruno ROCHETTE (éd.), *Bilinguisme et digraphisme dans le monde gréco-romain : l'apport des papyrus latins* (Papyrologica Leodiensia, 2), Liège, Presses Universitaires, 2013, 16 x 24, 241 p., br., ISBN 978-2-87562-022-4.

Nettement moins nombreux que leurs correspondants grecs, les papyrus latins (environ 550 ; voir, en dernier lieu, S. DARIS dans *Aevum* 74 [2000], p. 105-175) ont un sous-groupe littéraire (Cicéron et Virgile principalement, Salluste, Tite-Live ...), offrant peu d'intérêt ecdotique (voir, dans la même collection, M. C. SCAPPATICCIO, *Papyri Vergilianae* ..., 2013). Les papyrus bilingues apportent des informations culturelles sur l'Égypte. B. Rochette (p. 11-20) montre les enjeux de ce bilinguisme gréco-latin, ouvrant des perspectives sur le latin vulgaire (NLNL, « nouveau latin non littéraire » !). M.-H. Marganne (p. 21-30) présente le CEDOPAL (Centre de documentation de papyrologie littéraire, Liège) et son catalogue en ligne, tandis que N. Carlig (p. 37-40) rappelle l'existence de sa bibliographie critique du bilinguisme (1 768 notices en ligne). Place à des déchiffrements de papyrus : J. Kramer (p. 43-56) présente des glossaires, dont le faible niveau suscite quelque sarcasme (p. 56), mais ne s'agirait-il pas de bribes d'ἐπινηνεύματα, de notes de cours, sans mise en forme ? L'attention est attirée par des mots latins translittérés en grec (p. 54-55). P. Radiciotti (p. 57-69) relève le digraphisme gréco-latin, à destination d'hellénophones apprenant le latin, nécessaire dans l'armée, l'administration et la justice. M. Fressura (p. 71-116) décrit les dix glossaires connus de l'*Énéide*, avec des précisions sur leur justification, leur réglage et leur contenu. M. C. Scappaticcio (p. 117-138) signale des signes d'accentuation tonique sur des papyrus virgiliens. G. Nocchi Macedo (p. 138-167) s'attache au *P.Montserrat* inv. 128-178, qui est un *codex miscellaneus* (*Alceste* de Barcelone, etc.) : forme (51 feuillets), provenance, contenu (composite non homogène), valeur littéraire (style médiocre, des fautes dans les transcriptions latines) et but (scolaire). Enfin, H. Halla-aho (p. 169-181) a observé le bilinguisme de papyrus législatifs (actes de naissance, testaments ...), financiers (prêts contractés par des militaires) et privés (lettres) ; elle relève une influence sporadique du grec sur le latin et les limites des connaissances latines chez les hellénophones. Au total, un dossier stimulant sur le bilinguisme pratiqué dans les papyrus. – B. STENUIT.